

Lettres arabes

Qantara perd la foi

Présenté et traduit par Iman Farag

Mustafa Mucharrafa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/588>

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1993

Pagination : 197-212

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Mustafa Mucharrafa, « Qantara perd la foi », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Dits et écrits, mémoires et rites, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/588>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Lettres arabes

Qantara perd la foi

Présenté et traduit par Iman Farag

Mustafa Mucharrafa

- 1 *Qantara alladhi kafar* — Qantara qui a perdu la foi — voici une façon de lire et d'entendre le titre du roman de Mustafa Mucharrafa¹. Qantara, c'est le nom du héros. Mais *qantara* veut aussi dire « passerelle » et un passage du Caire, reliant la rue du Khalig à Darb al-Gamamîz, porte ce nom... qui n'est autre que l'anagramme du célèbre Cafarelli, transformé dans le parler des Cairotes en *elli kafar*, celui qui a perdu la foi. Qantara personnifié, héros de notre histoire ou *qantara* réifié, toponyme de la ville historique, avec ce clin d'œil à l'Expédition française ? C'est au choix, mais faut-il précisément choisir ?
- 2 L'ambiguïté est présente à chaque page de ce roman à plusieurs voix et aux typographies multiples, qui peut se lire de différentes manières. Ne serait-ce que parce que son auteur a tenté ce pari impossible du dialectal retranscrit, d'un bout à l'autre, phonétiquement, sans approximations, sans sacrifier une seule fois à la facilité de la « langue écrite », exigeant de son lecteur un effort sans relâche de concentration et d'empathie, puisque Mucharrafa met par écrit *tout* ce qui ne se conçoit et ne se performe qu'à l'oral. Dire l'indicible, cela va encore, mais de là à l'écrire ? Les mots pour le dire sont là, crus, non apprêtés, ceux que l'on profère dans la stricte intimité et sur lesquels le censeur n'a pas de prise. Le vrai problème est bien ici celui de *lire*. L'effort pour déchiffrer, à travers les lettres, ce que pourtant vous dites tous les jours mais dont la transcription par écrit n'est pas toujours normée. Conseil : lire à haute voix (et boucher les oreilles chastes).
- 3 Dialecte ou argot ? La question reste posée. On est ici dans une poétique de la quotidienneté, où la '*ammiyya* est reconstitution, esthétique, création à part entière, déploiement de ressources neuves, où même l'onomatopée a sa place. Et où, en dépit de tous les arguments de restitution fidèle, de pure et simple reproduction de la langue telle qu'elle se parle, le travail de la '*ammiyya* existe bel et bien et se déploie selon deux ordres : celui de la narration, à grand renfort d'« embrayages » qui permettent de raconter une

succession d'événements comme on enfle des perles, à la manière des contes ; celui de la digression, plus proche du roman moderne, permettant notamment d'introduire les monologues.

- 4 Pourquoi ? « J'ai décidé d'écrire ceci dans sa langue originale (c'est-à-dire en dialectal) parce que cette langue permet au lecteur de vivre les événements et restitue leur vivacité qui, dans un niveau de langue supérieur à celui de la 'ammiyya, serait perdue. » Voilà ce qu'en dit l'auteur ; il s'agit donc, comme il l'expliquera plus loin, d'une *riwâya cha'biyya* (roman « populaire » ? « destiné au peuple » ?). Le récit évoque la révolution de 1919 saisie sur le vif dans un *rab'* du quartier de 'Abdîn. Parce que dans ce roman, ils parlent comme ils respirent, les personnages n'ont pas ce côté aseptisé qu'on peut retrouver ailleurs ; c'est l'anti-Mahfouz, l'anti-Trilogie. Restituer leur parole est restituer leur humanité/cruauté et l'on ne peut certes pas, sur ce plan-là, accuser Mucharrafa de populisme. Peut-être est-ce tout simplement parce que ses héros sont d'extraction beaucoup plus modeste que ceux de Mahfouz et qu'ils ont ainsi cette liberté de parole que l'on dénie aux classes moyennes, garantes de la juste mesure et dépositaires d'une « éthique nationale » que rien ne saurait entacher.
- 5 Autant par sa forme que par les intentions qui ont animé son auteur, Qantara est un monument. Avec tous les inconvénients que comporte ce statut : l'accès n'est pas libre. On peut le concevoir aussi comme un *manifeste* ; manifeste qui, dans l'acte même par lequel il se constitue, crée la distance avec ceux au nom desquels il voudrait parler. On n'y peut rien.
- 6 Traduire, c'est trahir un peu. La trahison ici est double parce que la déperdition de sens (et de sensibilité) est considérable. Le traducteur devra assumer la trahison pour plusieurs raisons. D'abord parce que dans cette livraison d'*Égypte/Monde arabe*, où il est question de *dits et écrits*, nous voulions faire une place aux faits de langage comme effets de culture, et la démarche d'un auteur faisant du dialectal écrit sa langue d'expression, pour écrire un roman *cha'bi*, n'est pas anodine. Elle nous renvoie tout autant au volontarisme de l'intellectuel désireux de transcender les barrières du langage, qu'à la question de l'illettrisme, barrière par excellence à laquelle va se heurter ce volontarisme qui, tout en n'étant pas gratuit, ne peut que déclarer forfait puisque l'auteur reste incompris, inconnu et non lu par ceux pour lesquels il dit écrire et qui sont censés se reconnaître — par l'effet d'immédiateté du dialectal — dans sa prose. Mais écrit, le dialectal est-il toujours aussi immédiat ?
- 7 Autres raisons, liées cette fois au contenu du roman (pour autant que l'on puisse le dissocier de la forme). Qantara, notre héros, est un diplômé de Dar al-'Ulûm, un *dar'ami*, selon l'expression consacrée. Pour peu qu'on se donne la peine de prendre la littérature pour ce qu'elle est, c'est-à-dire ni de l'histoire ni de la sociologie, il est licite d'en faire des usages illicites. C'est-à-dire d'approcher, à travers Qantara, l'univers mental d'une catégorie de tout petits lettrés qui, dans le premier quart du siècle, assument cette position inconfortable de trait d'union (qui est aussi celle de bouc émissaire) entre dominés et dominants, en phase avec les premiers, en porte-à-faux par rapport aux seconds, mais sans vraiment s'identifier ni aux uns ni aux autres.
- 8 Reste enfin que les événements sont ceux de la révolution de 1919. Plus précisément, on pourrait appeler cela « la vie quotidienne dans un *rab'* populaire de 'Abdîn au moment de la révolution de 1919 ». La révolution est plus qu'un simple contexte général ; elle s'inscrit dans le quotidien, y fait son nid, s'y glisse subrepticement malgré les résistances que lui opposent les hommes. Et le *rab'* est bien plus qu'un prétexte pour raconter la

révolution, car ses habitants ont autre chose à faire que de manifester dans la rue : il leur faut aussi haïr, aimer, dormir, manger et... gagner leur vie. Un vendeur ambulant monté du Sa'îd, une jeune fille qui fait des ménages et s'occupe de sa mère aveugle, une colporteuse enjouée, un balayeur en chef de la municipalité, un couple de mendiants, un menuisier, tous habitent le *rab'*, se meuvent dans l'univers de Abdessalam Qantara, diplômé de Dar al-'Ulûm au chômage, prêt à tout pour obtenir une bourse d'études en France et qui, lorsqu'il n'écrit pas des poèmes de basse flatterie à l'intention des hauts responsables ni ne poursuit sa voisine de ses assiduités, médite sur le non-sens de tout cela.

- 9 On a parlé de *monument* ; il est inachevé. Dans les vingt dernières pages de ce roman, qui en compte 185, se concentre sous forme de plan à l'état quasi brut — en langage parlé, toujours — l'essentiel des événements à venir. L'on y voit d'abord ceux de 1919, alors que Qantara passe au second plan puisqu'il a réussi, à force de flatteries, à décrocher une bourse pour la France :

Il a connu des expériences très étranges en Europe. Au départ c'était un arriviste, et c'est bien ce qui lui a permis de partir en France, il a commencé à douter de la religion à force de fréquenter ses camarades et la famille chez qui il habitait. Il a découvert avec étonnement que la plupart des étudiants prenaient la religion pour une, absurdité ; pour ne pas paraître absurde, il s'est mis lui aussi à jouer les athées. Puis il a commencé à douter sérieusement des religions ; il a fait connaissance avec des socialistes, s'est mis à lire leurs livres et cela lui a donné une plus grande compréhension de la vie. Il a cessé de mentir et de suspecter les gens, qu'ils soient Egyptiens ou étrangers ; il a cessé d'être hypocrite et de ne pas rendre l'argent qu'il empruntait, comme il le faisait avec sa voisine, ou de remettre le remboursement à plus tard, comme avec son épicière dans le temps. Deux années ont passé, pendant lesquelles il est devenu un autre personnage, différent de celui qu'il était en Egypte et se demandant comment il a pu à ce point être arriviste (...). Il pensait avec honte aux jours du *rab'*, il sortait avec les Françaises mais ne voulait pas commettre d'erreur.

- 10 L'expatriation est ici synonyme de doute et de régénérescence morale à la fois. C'est tout naturellement qu'à son retour, Qantara rejoint le Parti Wafd, puis son appareil secret. Militant nationaliste (terroriste ?) il se retrouve chasseur de soldats britanniques. Mais tout cela ne suffit pas à le réconcilier avec lui-même. Car le Qantara qu'il est devenu — un militant — ne peut pardonner à celui qu'il fut — un proxénète — d'avoir un jour vendu, à vil prix, sa jeune voisine au Pacha. Sayyeda — c'est le nom de la jeune fille — a choisi de se donner la mort. Qantara fera de même.

- 11 Qantara a-t-il perdu la foi ?

- 12 A lire ces dernières pages de l'ouvrage, caractérisées par une narration serrée, on peut se demander si le pari de Mucharrafa pouvait être tenu jusqu'au bout. Car, de ressource infinie, la *'ammiyya* devient réceptacle. Réceptacle où va se déverser, dans une entreprise de conscientisation volontariste, le vocabulaire du nationalisme (du politique ?). Deviendra-t-il pour autant vocabulaire de la vie quotidienne ?

Ils ont commencé à organiser des manifestations de soutien au Wafd. C'est que le Wafd représentait la classe des propriétaires moyens possédant entre 50 et 200 ou 300 feddans. C'était ça la base ; en plus, il y avait certaines des grandes familles comme al-Wakil ou des princes comme 'Umar Tussun, voire des membres du Parti al-Umma, en plus des étudiants et des ouvriers des entrepôts des chemins de fer, qui tous avaient formé une alliance autour du Wafd. Le pays était uni et il n'y avait pas de différence entre musulmans et chrétiens. La politique des Anglais consistait à diviser le pays en groupes. Les étudiants des écoles d'Alexandrie et du Caire l'ont

compris les premiers : diviser pour régner. La première scission a été celle des Libéraux constitutionnels qui étaient, eux, de grands propriétaires et des négociants en coton. Mais les pauvres, les étudiants et beaucoup de membres des professions libérales, les enseignants et les chefs de syndicats soutenaient la révolution et défendaient les droits du pays.

- 13 On change de registre. Est-ce le passage de l'histoire à l'Histoire, ou bien les tentatives du langage du politique de s'insinuer dans celui de la vie quotidienne, qui font de Qantara un monument inachevé et le poussent aux limites de sa propre logique ?
- 14 Sans prêter à la littérature plus que ce à quoi elle-même prétend, il est légitime de s'intéresser à la manière dont Mucharrafa présente et se représente la relation du petit peuple urbain au fait national, relation plus mitigée, moins univoque que l'image qu'en donne la vulgate nationaliste. Enfin, quand on la voit, nue, décortiquée, saisie dans sa dynamique même, au-delà des conditions d'émergence et en deçà des retombées, rendue à sa plus simple et plus sporadique expression, c'est-à-dire une série d'événements quotidiens tellement soumis aux aléas qu'ils en deviennent aléatoires, on ne peut que se poser une fois de plus la question lancinante : qu'est-ce qu'une révolution ?
- 15 Le mérite de Mucharrafa est de n'avoir pas voulu donner de réponse.
- 16 Qantara récite la *fat'iha*. Puis il la reprend en se souvenant du cheikh Zarqâwi — « C'est quand vous faites la prière en étant distrait que le diable vous chuchote à l'oreille. » Rien à faire, les enfants... La prière détourne des mauvaises actions. Il reprend à haute voix la sourate de *Laqad* pour que ses oreilles entendent et que ses pensées ne divaguent pas trop. Trente-six mille fois qu'il décide de se concentrer sur sa prière, mais à chaque fois, il y a un truc qui sort de je ne sais où. Si c'est pas au moment de la *fatiha*, c'est à celui des salutations. Il remue la langue, mais ses pensées sont ailleurs : une blague entendue ici ou là, une paire de seins croisée dans la rue, ses chaussures qui ont besoin de nouvelles semelles, ce qu'il aurait dû dire quand Machin lui a fait une crasse, enfin des trucs pareils. Des fois, il a de ces pensées... faut alors laisser la prière et refaire les ablutions. Ou bien il se lasse : après tout, Dieu a décidé pour lui qu'il irait en enfer.
- 17 Le voilà qui pense à 'Aziza. Le jour où il s'est mis à la supplier, à jurer qu'il lui donnerait un mouchoir de soie et une bouteille de parfum. Cette fois seulement... Rien qu'une fois... Ils étaient debout dans la ruelle. Elle a baissé les yeux et s'est laissé faire. « Bon, mais on va où ? » Chez vous autres, qu'il a dit. Tu rentres dans le salon. Je te suis de loin pour que personne s'aperçoive... Elle a baissé la tête, est partie en regardant par terre, a poussé doucement la porte de chez eux et s'est glissée dans le salon. Il a attendu dehors, regardant à droite à gauche pour être sûr que personne ne le verrait. Puis il l'a suivie et, parvenu à l'entrée, il a entendu la voix de 'Abdu, le tapissier, qui descendait les escaliers. « *Ya sâter* » Le tapissier l'a bien vu entrer mais il avait la tête ailleurs, rapport à son fils qui venait de rater son examen d'arabe. Il l'a pris par la main, l'a entraîné jusqu'à l'entrée de la ruelle et lui a demandé de donner un cours au petit en lui promettant une récompense à la réussite. Un quart d'heure, que ça a duré ! Quand il est revenu, 'Aziza n'était plus au salon. A chaque fois qu'il prie, cette histoire lui revient. Voyons... Qu'est-ce qui aurait pu se passer si le tapissier n'était pas descendu à ce moment-là ? Il se voit avec 'Aziza... dans toutes les positions expliquées dans le livre... Le voilà qui s'excite... faut refaire les ablutions. Des fois pendant la prière, il en a tellement envie qu'il dit ton père est une... Puis il a très peur et prie d'une voix très forte pour ne plus penser à rien.
- 18 Mais le mot terrible lui revient en tête, c'est plus fort que lui... Il reprend très vite la prière pour que ça ne revienne pas. Malgré tous ses efforts le mot s'échappe de sa bouche,

la ronde infernale reprend. Il accomplit alors les salutations, arrête la prière et devient très triste. De plus en plus persuadé que Dieu a décidé de le ranger parmi les pécheurs. Mais voilà qu'il repasse dans sa tête les affres de l'enfer et se reprend. C'est que Dieu n'a pas de père, ça ne peut pas être considéré comme une insulte à Dieu. Et il reprend sa prière.

- 19 Quand ses pensées divaguent, il se sent comme quelqu'un qui traverse la rue, le soir, entre deux lampadaires qui projettent deux ombres par terre : son ombre qui prie et son ombre qui pense. Des fois elles se superposent, d'autres fois plus rien ne les relie et elles se retrouvent seulement au bout de ses pieds. Dans ces moments-là, celui qui pense n'entend pas celui qui prie.
- 20 Après avoir fini la *fatiha*, il aperçoit, juste au-dessus de lui, un lézard moitié sur le mur, moitié sur le plafond, tête en bas, pattes crispées au mur et yeux congestionnés qui fixent ceux d'Abdessalam. La bestiole le regarde, ahurie, se demandant, cet homme, pourquoi diable il prie Dieu et de quoi diable il le remercie. L'œil du lézard lui rappelle Bohlok, l'épicier en face du *rab'* — il a juré ses grands dieux de le payer en descendant, après la prière de l'après-midi. Bohlok est sûrement installé devant sa boutique à attendre ; il regarde ceux qui vont et viennent comme ce lézard me regarde ; il doit avoir les yeux fixés sur la sortie du *rab'*.
- 21 Il écarte l'ombre du Abdessalam qui prie de celle du Abdessalam qui pense, Jusqu'à ce que sa voix devienne comme le son d'une radio qui vient de loin et lui traverse la tête. Bohlok 70 piastres, le vendeur de tabac 32 piastres, la chambre 45, où voulez-vous que j'aille chercher tout ça ? Deux ans et cinq mois que j'ai terminé Dâr al-'Ulûm, dont trois mois de travail seulement à l'école des Adâb islamiyya.
- 22 Et l'autre fils de chien qui me dit : « Mais oui, on vous paiera, 7 livres, monsieur. » Bon, pas trop mal ! Ah... Avoir un chouette appartement à Abdîn, dans les 150 piastres par mois... Oublier le *rab'* et sa misère... Le mois d'après il me refile... 3 livres ! « On vous doit le reste. » Bon, d'accord, « Mais il faudra dire que vous en touchez 12, vous comprenez... pour la subvention du Ministère. » Bon, d'accord. Le mois suivant, 250 piastres. Mais le solde du mois dernier ? Et celui de ce mois-ci ? « Patience... Sinon, dégagez. Des maîtres d'arabe il y en a à revendre ! » On était en décembre, plus rien à espérer pour cette année. Le troisième mois, il a fait la sourde oreille. On est allé chez lui, à la maison, avec Hussein qui n'a pas sa langue dans sa poche. Il a prétendu que sa femme avait la fièvre, que son fils était en train de crever et que sa mère avait le typhus. « 200 livres que j'ai payé aux toubibs, messieurs, rien que ce mois-ci. » On a laissé tombé, on s'est tiré de chez lui avec une pièce de 20 piastres. Et depuis, rien.
- 23 Fils de chien de lézard. On dirait qu'il veut descendre sur la couchette. Alors là, gare ! Attends un peu... avec ma vieille savate, fils de savate... après la prière... que j'e t'en envoie une bonne... Et puis non... c'est qu'après sa queue va se mettre à bouger toute seule sur la couchette ! Qu'est-ce que ça me dégoûte ! Tant pis, qu'il reste où il est. Comment ça se fait que leurs queues bougent après qu'ils sont morts et qu'elles courent toutes seules par-ci par-là sans que le reste suive ? C'est bizarre, très bizarre. Bizarre... C'est la troisième génuflexion je crois... Ouais c'est ça. Salutations et loué soit le Prophète. Ce qu'il y a de mieux à faire, après la prière, c'est d'écrire le poème sur le Midhat Pacha 'Assem... On dit que la prochaine fois il va renverser le Wafd. Il a des rapports avec le Palais, il est bien avec les Anglais et il a ses entrées partout. Le mieux c'est de préparer le poème dès maintenant et de se mettre d'accord avec le cheikh Ibrahim de l'*Ahram*. Et si ce soir on se payait une visite au poète Sami ? Comme ça, dès que le cabinet est constitué, le

poème publié dans l'*Ahram*, nous voilà nommé à la Nasiriyya à 12 livres par mois. Ouais, 12 livres ! Youpi ! Le cheikh Hassan, il était dixième de la promotion, il te balance un poème au premier ministre, deux articles empoisonnés contre le Wafd. Ils laissent tomber les neuf premiers et c'est lui qu'ils envoient en France. Azhari, lui, a fait un taux témoignage dans le procès de Choubra ; il a empoché 1.000 livres, s'est acheté des terres, et Mûsieur fait maintenant partie des huiles. Et toi pauvre loque... même pas de quoi manger. Voir au gouvernorat s'ils veulent des informateurs... au moins je prendrai le tram gratos... ni diplôme ni casse-tête. Voir plutôt le Résident général... Good morning, Khawaga... Nous vouloir travailler espion pour 15 livres par mois... Very good very cheap. Non mais si l'espèce de flic qui est à la porte te dis espèce de vache et qu'il te tombe dessus avec sa matraque et t'ouvre le ventre ? Tant pis, laissons tomber ! Dieu nous garde de ces mécréants.

- 24 Que la paix et le salut de Dieu soient avec vous. Que la paix et le salut de Dieu soient avec vous.
- 25 Pour ce qui est d'être wafdiste, je le suis ; il m'arrive même d'aller aux manifestations ! Mais le Wafd et ses manifs, ça ne servira pas à grand chose. Avec ce poème, au moins, je peux casser la croûte. C'est vrai qu'ils font pour le bien du pays et tout, mais bon... On ne peut pas régler Bohlok en manifestations et en wafdisme... Faut bien gagner sa vie. Le cheikh Hassan, quand il a écrit le poème qui lui a valu de partir en France, on lui a tous craché dessus. Espèce de traître, qu'on lui a dit. Va te faire voir chez les Beys et les Pachas qui espionnent le pays. Ils vendraient leur mère ou leur femme pour passer de 100 livres à 105. Nous, on n'en veut pas.
- 26 (...)
- 27 Le démon de la poésie n'est pas allé plus loin. Abdessalam mâchouille son crayon, se gratte la tête. Il a beau lire Ibn al-Rûmi, l'inspiration ne vient pas. Il remet le crayon, le cahier et le livre dans la caisse, sous les vêtements. Il ouvre la porte tout doucement. Sayyeda est assise sur le pas de sa chambre, tête baissée, en train de tracer des cercles avec ses doigts. On dirait qu'elle a pleuré. Lui demander ce qui ne vas pas ou faire semblant de ne rien voir ? Laisse tomber, c'est peut-être un piège pour te demander des sous... Tes fauché.
- 28 Il s'habille, descend les escaliers en répétant *Ya sâter* pour que les femmes encore jeunes ferment leurs portes. Mais Fatma la colporteuse, dont la porte est fermée, l'ouvre, sort la tête et lui dit en riant : « Par le Prophète, cheikh Abdessalam, lis-moi ce papier. » Elle a noirci ses yeux et porte un fichu rosé à perles. Fatma est douillette et grasse. Sa robe en baptiste légère laisse voir la bande de tissu qui retient ses seins. Il regarde le papier et lit : un coupon de voilette à 120 piastres et un demi coupon de grosse toile à 40. Sans blague, qu'est-ce qu'il y a à lire là-dedans ? Il la voit rire et comprend tout. Le mieux, c'est de s'installer et de lui expliquer en détail. Il lui pince la main en lui rendant la feuille. « Hi hi ! » Pas mal pour un début. « Excusez », qu'elle dit en lui proposant d'entrer, « ce n'est pas encore balayé et le canapé n'est pas à la hauteur ». Tu parles d'une hauteur... Comme si c'était le moment.
- 29 Installé sur la canapé, il lui explique combien font 120 et 40 ; elle compte et recompte sur ses doigts et s'embrouille ; du coup, ils reprennent, lui compte sur ses doigts à elle, les doigts se confondent... Encore à refaire ! 120 petites fois qu'il la pince au bras, des petits pincements délicieux sur son bras moelleux. « Hi hi, qui l'aurait cru de toi, cheikh Qantara... » Aujourd'hui t'es délicieuse Fatamtam. Il l'attire par le bras, elle s'excite, lui

aussi... Mais Fatma veut se marier, pas coucher. Pour le mariage il y a une façon de faire, pour la bagatelle une autre. Dès qu'il perd la tête et devient trop entreprenant, elle le repousse, jure qu'elle est une honnête femme, qu'elle n'a jamais batifolé avec quiconque... qu'il demande à 'Ali effendi, l'inspecteur... Quand il rentre chez elle, il sait se tenir... Il adore la poussière de ses pieds et n'arrête pas de lui envoyer des messages, mais... il sait se tenir.

- 30 Un mois et plus qu'ils tournent autour du pot. Lui veut coucher, elle se marier. A chaque fois il lui promet le mariage, « juste après cette fois » ; elle, lui promet de coucher avec lui tant qu'il voudra... après le mariage. Il n'a pas couché, elle ne s'est pas mariée. Je ne vais pas te manger, c'est pas grave, je te jure. Il la pince à la cuisse et se colle contre elle. Elle recule. Mais puisque je te dis que c'est pas grave. T'es pas sympa, Fatma. Rien à faire là salope...
- 31 Une idée de génie... C'est Dieu qui l'a inspirée ! Elle veut se marier, empruntons-lui des sous. Tout le monde dans le *rab'* sait qu'elle en a en veux-tu en voilà, et que c'est pas une méchante à demander des intérêts. 50 piastres. C'est toujours ça de pris à sa tête de mule.
- 32 Rien à faire. Il se lève, fourre les mains dans ses poches pour se donner une contenance. J'ai dû oublier mon portefeuille dans la *gallabeyya* que je viens d'enlever. T'aurais pas sur toi 20 piastres, plutôt que je remonte ? En avisée colporteuse de chiffons, Fatma en sait long sur l'importance des ardoises. Rien de tel pour lier les clients et acheter les maris. « Sûr. 20 piastres, c'est tout ? » Elle se précipite et revient avec les pièces. Cheikh Abdessalam descend de chez elle. C'est que Dieu fait bien les choses. Il palpe les pièces dans sa poche. Une mine que t'as trouvée là, mon vieux, il regrette de ne pas avoir demandé à Fatma 50 piastres. Pour remercier Dieu, sa prière du soir sera plus longue. 20 piastres, c'est tout ce que t'as pu en tirer ? Qu'est-ce tu veux, c'est toujours ça de pris.
- 33 On dirait bien qu'Um Kamâl et le cheikh Abu-l-Sebah se sont plu. Normal, ils se voient tout le temps et font le même métier. Un jour qu'il était de bonne humeur, il lui a demandé si elle voyait un inconvénient à ce qu'ils se marient. Etonnement d'Um Kamâl :
- 34 — Tu n'as pas déjà été marié ? Tu n'as pas déjà des enfants ?
- 35 — Marié ou non, enfants ou pas, tout ça c'est de la vieille histoire... Pas besoin de remettre ça sur le tapis.
- 36 — Te fâche pas, je disais ça comme ça.
- 37 Il lui vient une idée géniale. Qu'est-ce que tu en dis ? On se marie et je viens vivre avec toi au *rab'*. Comme ça on se débrouille entre nous et au lieu de trimer chacun de son côté, on bosse ensemble, on se fait des sous et si on a des enfants, ce sera tant mieux.
- 38 — Oui, mais... on se marie comment ?
- 39 — Comme tout le monde... On va chez le *ma'zun*, on fait le contrat. T'étais pas mariée avant ?
- 40 — Si.
- 41 — Bon, ben ce sera pareil. T'as assez de meubles dans ta piaule ?
- 42 — Un paillason, une cuvette, un réchaud, une marmite... des trucs comme ça.
- 43 — Au poil... Je vais ramener aussi mon bric-à-brac. T'as rien mis de côté, toi ?
- 44 — Si, dans une tirelire en poterie, mais j'ai pas compté combien ça faisait.
- 45 — C'est quand même quelque chose. Est-ce qu'on met ses économies dans une tirelire ! T'as pas d'argent à la poste ?

- 46 — Non. Toi ?
- 47 — Sûr. Me laisser mourir de faim si un jour je ne peux plus travailler ! Faut prévoir l'avenir. Dieu aide ceux qui s'entraident, comme disent les azhariens.
- 48 — Et t'as pas l'intention de faire une fête et tout ? Il fait une grimace.
- 49 — Ma parole t'es cinglée. Est-ce que les mendiants font des fêtes ?
- 50 — Bon, bon, te fâches pas... je pensais simplement deux bouteilles de sirop pour les gens du coin.
- 51 — Dans ce cas, d'accord. Même qu'ils seront plus généreux avec nous. Rien de tel que le sirop pour rendre les gens généreux.
- 52 Ils se mettent d'accord pour aller chez le *ma'zun*. Mais à une condition : si jamais t'as femme et enfants, qu'elle lui dit, qu'ils ne mettent pas les pieds au *rab'*.
- 53 — D'accord. Mais toi, t'as personne nulle part ?
- 54 — Toute seule, je te jure.
- 55 — On y va alors, mais j'ai des conditions moi aussi.
- 56 — Oui?
- 57 — C'est moi qui tiens le porte-monnaie. Tu me donnes ce que tu gagnes pour que je le mette à la poste ; ça pourrait servir à nos enfants si on en a. A propos, tu ferais bien d'apprendre à mâcher le kif, ça te rend la vie plus facile et dans le Coran, c'est marqué nulle part que c'est défendu.
- 58 Ils se sont mariés et cheikh Abu-l-Sebah est devenu un des habitants du *rab'*.
- 59 Muhammad effendi, l'étudiant en droit, a reçu une balle dans l'épaule. Un des manifestants a appelé les urgences et on l'a conduit à l'hôpital Qasr al-'Ayni. Il y a passé deux semaines. Les gens du *rab'* arrivaient et donnaient la pièce aux infirmiers pour le voir. Tous ses amis de l'école de droit venaient lui rendre visite et lui apporter à manger. Même les infirmières lui en apportaient. Un barbier qui s'appelle Isma'il venait tous les jours le raser et lui racontait des tas d'histoire sur son enfance en lui disant : « Tu piges, tu me suis ? Personne ici ne peut me comprendre sauf toi, Muhammad effendi. » Le plus beau, c'était les fleurs envoyées par les gens du *rab'*. Des gens simples, mais qui réunissaient de l'argent et lui envoyaient des fruits et des fleurs. Il est sorti de l'hôpital affaibli, est rentré au *rab'* et s'est mis au lit.
- 60 Les événements défilent dans ma tête comme dans un film. A mon retour les gens du *rab'* m'ont accueilli comme un héros. Pourtant, tout ça n'avait rien à voir avec l'héroïsme. Ils sont tous venus. Les étudiants et les gens du *rab'*. Des gâteaux, des douceurs, un vase de fleurs. Une infirmière arrivait avec des fleurs... très gentille. Je la trouvais gentille et je crois que c'était réciproque. Sinon, pourquoi elle serait venue ? Un de ces jours, j'irai la remercier. Comment elle s'appelait, déjà ? Hoda. Pas mal, comme prénom... Kâmel le Sa'îdi n'a pas le sou et il s'est quand même ramené avec une plante ! Ces pauvres ont plus de fidélité et d'attachement à la beauté que les riches coulés d'esthétique. Quand je touche la plante, ses feuilles se referment. Pourquoi ? Un jour il faudra apprendre toutes ces choses... quand j'en aurai le temps... Se cultiver c'est important pour tout le monde, même pour les pauvres. Surtout pour les pauvres. Et Isma'il qui me dit tu me suis, tu piges... Drôle de bonhomme.
- 61 Il faudrait que j'arrive à me reposer un peu.

- 62 Rien à faire. Devant mes yeux les cadavres des Arméniens, les mains et les pieds qui couvraient la rue Muhammad Ali... Ecœurant. Les révolutions c'est comme ça, et les ennemis du peuple doivent payer. Je me sens crevé. Je devrais dormir mais je n'y arrive pas. J'ai devant les yeux l'image d'Abu Dûma, Courageux ce bonhomme, un héros. Quand il est monté sur l'échafaud, qu'on lui a lié les mains derrière le dos, il a refusé qu'on lui bande les yeux. Regarder la mort en face, dans les yeux. Un jour J'ai reçu l'ordre d'attaquer les Anglais qui étaient stationnés sur le pont de Choubra. Ils voulaient séparer le quartier copte des quartiers musulmans. On y est allés, Abu Dûma et moi. On les a abattus. Mission accomplie. Après, on a joué au tricartrac au café du Bosphore, comme si de rien n'était. Abu Dûma ne veut pas sortir de ma tête.
- 63 Beaucoup de gens que je connaissais sont morts. Où est passé mon pistolet... Ah ! Je l'ai dans la main... Chercher une chose alors qu'on la tient. Bizarre.
- 64 Dormir. Oui, mais j'ai peur que l'image d'Abu Dûma ne revienne. Qu'est-ce qu'on peut bien ressentir en montant sur l'échafaud, quand on vous lie les mains, qu'on vous met une corde autour du cou et que le sol se dérobe sous vos pieds. « Mourir, c'est le repos ». Ses paroles me reviennent. « J'y vais de bon gré, comme vous le voyez, parce que je ne suis pas un criminel. Je défendais le pays. Je suis prêt maintenant. » C'est bien ça, les soldats inconnus.
- 65 Cheikh Qantara, lui, s'y connaissait en grammaire arabe. J'ai jamais rien compris à ces mystères. Abu Dûma a embrassé le portrait de sa mère et a craché sur celui de son père. Ça devait être un type injuste. Abu Dûma se demandait si Fatma allait épouser Ya'coub le copte ou Kâmel le Saïdi. Je lui ai répondu qu'elle avait déjà refusé le copte. Pourquoi pas. Il m'a répondu. « Qu'il se fasse musulman, se marie avec elle et lui prenne les économies pour lesquelles elle a trimé toute sa vie. Tu ne comprends rien aux femmes, chef. Toute épouse est une femme de ménage bon marché et tout époux la victime d'une erreur appelée mariage... C'est pas Eve qui a sorti Adam du paradis ? » Abu Dûma était à la fois gai et attristant. Il disait : « J'en ai épousé une qui m'en a fait voir de toutes les couleurs... au point qu'un jour j'ai failli la balancer par la cage d'escalier de la maison où j'étais avant de venir habiter au *rab'*. »
- 66 Crevé... Essayer de dormir un peu.

NOTES

1. Issu d'une famille aristocratique de Damiette, Mustafa Mucharrafa a enseigné la littérature anglaise à l'université du Caire après un long séjour d'études en Grande-Bretagne. Il a été atteint dès son adolescence, d'une poliomyélite. *Qantara*, son seul roman, a été écrit dans les années 40, publié dans les années 60 et réédité en 1991 (collections "Livres" de la revue *Adab wa naqd*).

INDEX

Mots-clés : littérature, roman